

CHAPITRE 1

LE CARREFOUR QU'ON A FINI PAR APPELER CHAMP DE BATAILLE

Une géographie qui attire autant qu'elle piège

L'Afghanistan n'est pas né comme une marge.

Il n'a pas commencé son histoire dans le rôle commode qu'on lui donne aujourd'hui : pays périphérique, montagneux, violent, presque extérieur au monde, comme s'il avait toujours vécu à côté de la carte. C'est une erreur de perspective. Une de ces erreurs qui arrangent beaucoup de récits, parce qu'elles permettent de faire croire qu'un pays devient central uniquement lorsque les grandes puissances décident enfin de s'y intéresser. L'Afghanistan n'a pas attendu les empires modernes, les soldats étrangers, les analystes de plateau et les cartes animées des chaînes d'information pour compter.

Il compte d'abord par sa position.

Le territoire afghan se situe à l'endroit précis où plusieurs mondes se regardent, se touchent, se traversent et parfois se mordent. Au nord, l'Asie centrale, ses steppes, ses routes anciennes, ses peuples turciques et iraniens, ses villes marchandes, ses plaines ouvertes vers l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Turkménistan. À l'ouest, le monde persan, l'Iran, les langues, les formes de pouvoir, les arts, les circulations religieuses et littéraires. Au sud et au sud-est, le sous-continent indien, avec ses empires, ses échanges, ses routes militaires et commerciales, ses passages vers les plaines du Pakistan actuel. Plus loin à l'est et au nord-est, la proximité des mondes chinois et des hautes routes d'Asie. Et, par ricochet, le Moyen-Orient, qui n'est jamais très loin dès que l'on parle de religion, de commerce, d'empires ou de rivalités stratégiques.

L'Afghanistan est un seuil.

Or les seuils sont rarement tranquilles. Ils accueillent, ils relient, ils enrichissent, mais ils exposent. Ils ne sont pas seulement des lieux de passage ; ils deviennent vite des lieux de contrôle. Celui qui tient le seuil peut surveiller les routes, taxer les marchandises, bloquer un adversaire, ouvrir une invasion, protéger une frontière, menacer une autre. Une vallée n'est jamais seulement une vallée lorsqu'elle permet de rejoindre un empire. Un col n'est jamais seulement un col lorsqu'une armée peut s'y engager. Une ville n'est jamais seulement une ville lorsqu'elle sert de relais entre plusieurs mondes.

La géographie afghane offre donc un paradoxe brutal : elle attire parce qu'elle relie, et elle piège parce qu'elle résiste.

Ses montagnes, en particulier l'Hindu Kush, ne sont pas un simple décor grandiose pour photographes en manque de sublime. Elles ont structuré la vie, les déplacements, les défenses, les échanges, les isolements. Elles ont protégé certaines communautés autant qu'elles ont compliqué l'unité politique. Elles ont permis à

des pouvoirs locaux de durer, à des résistances de s'organiser, à des identités de se maintenir. Elles ont aussi rendu l'administration difficile, les routes vulnérables, les campagnes militaires coûteuses, les communications fragiles. Le relief ne fabrique pas l'histoire à lui seul, mais il impose ses conditions. Et l'histoire, qui se croit souvent souveraine, finit toujours par négocier avec la pierre.

Cette géographie explique une partie de la richesse historique de l'Afghanistan. Elle explique la diversité de ses langues, de ses influences, de ses peuples, de ses formes culturelles. Elle explique aussi sa vulnérabilité politique. Les territoires ouverts aux circulations deviennent des lieux d'échange. Les lieux d'échange deviennent des lieux d'intérêt. Les lieux d'intérêt deviennent des lieux d'intervention. Voilà la mécanique. Elle n'a rien de romantique. Elle est même assez vulgaire : dès qu'un espace permet de passer, quelqu'un finit par vouloir décider qui passe.

L'Afghanistan a donc été traversé avant d'être envahi, relié avant d'être fragmenté, convoité avant d'être caricaturé.

Cette nuance est capitale. Car si l'on commence l'histoire afghane par les conflits contemporains, par les talibans, par l'intervention américaine ou par l'opium, on arrive trop tard. On entre dans la salle après plusieurs millénaires de conversation et l'on prétend résumer le débat parce qu'on a entendu les dix dernières minutes. C'est une méthode. Elle est très utilisée. Elle produit surtout de l'ignorance bien coiffée.

Comprendre l'Afghanistan exige de revenir à sa fonction première : un territoire de jonction. Pas un trou noir. Pas une anomalie. Pas un pays condamné par une malédiction locale à attirer les catastrophes. Un carrefour. Et comme tous les carrefours importants, il a vu passer les marchands, les pèlerins, les langues, les croyances, les artistes, les diplomates, les espions, les armées et les prédateurs.

Le problème n'est pas que l'Afghanistan soit isolé du monde.

Le problème est qu'il a trop souvent été traversé par le monde sans que le monde se donne la peine de l'écouter.

Avant la guerre moderne : routes, villes et échanges

Avant d'être associé aux guerres contemporaines, l'Afghanistan a été un espace de circulation.

Cette phrase devrait sembler évidente. Elle ne l'est plus. Le récit moderne a tellement enfermé le pays dans l'image du conflit qu'il faut presque rappeler qu'il y eut des villes avant les bases militaires, des caravanes avant les convois blindés, des poètes avant les communiqués de guerre, des marchands avant les trafi-

quants, des monastères avant les camps d'entraînement, des routes avant les lignes de front.

L'Afghanistan a occupé une place importante dans les réseaux que l'on regroupe sous le nom de Route de la Soie. Il ne s'agissait pas d'une route unique, bien dessinée, comme une autoroute antique avec péage et aire de repos pour caravanes fatiguées. C'était un ensemble de chemins, de relais, de passages, de bifurcations, reliant l'Asie orientale, l'Asie centrale, le monde indien, la Perse, le Moyen-Orient et, plus loin, l'Europe. Des marchandises circulaient : soie, épices, pierres précieuses, textiles, métaux, chevaux, objets artisanaux. Mais les marchandises ne voyagent jamais seules. Elles transportent avec elles des mots, des techniques, des croyances, des goûts, des formes artistiques, des alliances, des maladies, des rumeurs et des ambitions.

Dans ces circulations, certaines villes afghanes ont joué un rôle essentiel.

Balkh, ancienne cité du nord, fut longtemps associée au prestige intellectuel, religieux et commercial de la région. Sa position près des routes d'Asie centrale en faisait un point de rencontre entre mondes iraniens, turques, bouddhiques, islamiques et marchands. On l'a parfois appelée « la mère des cités », formule peut-être trop belle pour être innocente, mais révélatrice d'un prestige ancien. Balkh rappelle que l'Afghanistan n'a pas seulement été un territoire rural et montagneux ; il fut aussi urbain, savant, traversé par des formes religieuses et culturelles multiples.

Hérat, à l'ouest, incarne une autre profondeur. Située dans l'orbite du monde persan, elle a été un centre artistique, littéraire, architectural et commercial majeur. Hérat n'est pas seulement un nom dans un livre d'histoire. C'est une ville qui condense les circulations entre Iran, Asie centrale et monde afghan. Ses mosquées, ses madrasas, ses jardins, sa mémoire timouride, son artisanat et sa culture urbaine rappellent qu'un pays trop souvent décrit par ses effondrements possède aussi des traditions de raffinement, d'étude, de commerce et de création.

Kandahar, au sud, occupe une autre place dans l'imaginaire et dans l'histoire. Ville stratégique, politique, pachtoune, liée à la naissance de l'État afghan moderne sous Ahmad Shah Durrani au XVIII^e siècle, elle est aussi un point de passage vers le sous-continent indien. Kandahar n'est pas seulement la ville que les récits contemporains associent aux talibans et à leur centre de gravité historique. Elle est aussi une articulation ancienne entre pouvoir, commerce, tribus, routes et souveraineté. C'est justement le problème des récits raccourcis : ils prennent un chapitre récent et le font passer pour toute la bibliothèque.

Kaboul, enfin, ville de montagne et de passage, a longtemps servi d'articulation entre plusieurs espaces. Capitale moderne, ville convoitée, ville bombardée, ville reconstruite, ville tombée, elle porte aujourd'hui les cicatrices

les plus visibles de l'histoire récente. Mais Kaboul est aussi une ville de circulations anciennes, installée sur des routes reliant les mondes de l'Inde, de la Perse et de l'Asie centrale. Elle n'est pas seulement le théâtre de départs paniqués et d'arrivées armées. Elle est un lieu où se superposent les ambitions de pouvoir, les cultures urbaines, les modernités fragiles et les mémoires traumatiques.

À ces villes s'ajoute une richesse plus ancienne encore : celle des matières qui ont voyagé depuis les montagnes afghanes vers le reste du monde.

Le lapis-lazuli du Badakhshan, cette pierre bleue profonde, presque insolente, a circulé depuis l'Antiquité vers la Mésopotamie, l'Égypte, l'Iran, l'Inde et au-delà. Le bleu afghan a voyagé avant bien des armées. Il a traversé les routes, les palais, les ateliers, les tombes, les objets précieux, les pigments. Voilà une image plus juste de la profondeur du pays : avant d'être résumé par la poussière des bombardements, l'Afghanistan a offert au monde une couleur.

Cette richesse n'était pas seulement matérielle.

Les routes qui traversaient l'Afghanistan ont aussi permis la circulation des religions. Bouddhisme, zoroastrisme, formes religieuses iraniennes, islam, courants soufis, traditions locales : le territoire a longtemps été un espace de contact spirituel. Les Bouddhas de Bamiyan, détruits par les talibans en 2001, rappellent cette profondeur religieuse préislamique et la présence ancienne du bouddhisme dans la région. Leur destruction a choqué le monde, mais elle a aussi révélé l'ignorance d'une partie de ce même monde. Beaucoup découvraient soudain que l'Afghanistan avait été autre chose qu'un pays musulman en guerre. Les statues étaient mortes depuis quinze siècles de présence silencieuse ; il a fallu leur dynamitage pour que certains s'aperçoivent qu'elles existaient. L'humanité a parfois le sens de la découverte tardive. Très tardive. Trop tardive.

Les échanges commerciaux et religieux ont produit des formes culturelles hybrides. L'Afghanistan a vu se croiser des influences grecques après Alexandre, des traditions iraniennes, des formes indiennes, des arts bouddhiques, puis islamiques, des langues et des modes de pouvoir différents. Les civilisations ne se sont pas simplement succédé comme des locataires soigneux rendant les clés après inventaire. Elles se sont mêlées, affrontées, absorbées, transformées. Elles ont laissé des traces visibles ou souterraines, dans les villes, les ruines, les langues, les formes artistiques, les récits, les pratiques sociales.

Cela ne signifie pas que le passé afghan fut un âge d'or paisible, ce fantasme commode dont on se sert souvent pour pleurer le présent sans le comprendre. Les routes commerciales ont toujours comporté leur part de violence, de domination, de taxes imposées, de rivalités, d'esclavage, de pillage et de contrôle. Les carrefours n'ont jamais été des salons multiculturels parfaitement harmonieux où

des marchands souriants échangeaient des épices en philosophant sur la beauté du monde. Cette version-là est bonne pour les brochures patrimoniales et les documentaires parfumés à l'encens.

Mais il faut tenir la nuance : l'Afghanistan ancien n'était pas seulement une terre de conquête. Il était aussi une terre de production, d'échange, de traduction, de transmission. Il a participé à des circulations qui dépassaient largement ses frontières actuelles. Il a donné, reçu, transformé. Il a été traversé par des mondes avant d'être coincé dans le vocabulaire moderne de la crise.

Dire cela n'a rien d'un embellissement. C'est une réparation de perspective.

Car un pays que l'on prive de son passé devient plus facile à réduire à son désastre présent. Si l'Afghanistan n'est plus qu'un pays de guerre, alors tout semble normal : la guerre devient son état naturel, la violence son climat, les talibans son destin, les ruines son paysage logique. Mais si l'on se souvient de ses villes, de ses routes, de ses pierres, de ses monastères, de ses poètes, de ses empires croisés, de ses langues et de ses échanges, alors la guerre apparaît pour ce qu'elle est : non pas une essence, mais une destruction. Non pas une fatalité culturelle, mais une histoire politique.

Ce déplacement est essentiel.

L'Afghanistan n'a pas commencé dans les ruines.

Il y a été conduit.

Le pays-pont devenu pays-cible

Un pont attire d'abord ceux qui veulent passer.

Puis ceux qui veulent contrôler le passage.

C'est ici que la richesse géographique de l'Afghanistan devient sa vulnérabilité. Tant qu'un territoire relie des mondes, il intéresse les marchands. Dès qu'il intéresse les marchands, il intéresse les pouvoirs. Et dès qu'il intéresse les pouvoirs, il découvre cette vieille spécialité humaine : transformer les routes en frontières, les carrefours en garnisons, les vallées en lignes de front.

Le commerce ouvre la route. Les conquérants prennent des notes.

Il ne faut pas imaginer une rupture nette entre l'Afghanistan des échanges et l'Afghanistan des guerres. Les deux sont liés. Les mêmes passages qui permettaient aux biens de circuler pouvaient permettre aux armées d'avancer. Les

mêmes villes qui prospéraient par leur position devenaient des prises stratégiques. Les mêmes cols qui reliaient des marchés devenaient des points de défense. Une géographie utile ne reste jamais longtemps innocente. Elle finit par attirer l'administration, l'impôt, l'espionnage, la fortification, la conquête. Le monde appelle cela la stratégie. Les populations locales appellent souvent cela survivre à ceux qui ont une stratégie.

L'Afghanistan a donc été pris dans une logique répétée : le considérer moins comme un pays que comme un passage vers autre chose.

Pour certains empires, il fut une route vers l'Inde. Pour d'autres, une barrière contre un rival. Pour d'autres encore, une profondeur stratégique, un glaciais, un verrou, une zone tampon, un couloir d'influence, un territoire à stabiliser pour protéger un ailleurs jugé plus important. Cette manière de regarder un pays est déjà une violence. Elle ne commence pas par les bombardements. Elle commence plus tôt, dans la phrase qui réduit un lieu habité à sa fonction pour quelqu'un d'autre.

Un territoire habité devient alors un instrument.

Ses montagnes ne sont plus des lieux de vie, mais des obstacles militaires. Ses vallées ne sont plus des paysages sociaux, mais des couloirs d'insurrection. Ses villes ne sont plus des mémoires urbaines, mais des objectifs de contrôle. Ses habitants ne sont plus des sujets politiques, mais des variables : alliés possibles, menaces probables, populations à gagner, populations à déplacer, populations à secourir, populations à surveiller.

Cette logique traverse l'histoire afghane.

Elle se retrouvera plus tard dans le Grand Jeu entre Britanniques et Russes, lorsque l'Afghanistan sera pensé comme une zone tampon entre l'Empire britannique des Indes et l'expansion russe en Asie centrale. Elle se retrouvera dans l'invasion soviétique, lorsque Moscou prétendra stabiliser un régime allié dans un pays dont la position comptait dans l'équilibre de la guerre froide. Elle se retrouvera après 2001, lorsque les États-Unis et leurs alliés feront de l'Afghanistan le théâtre central de la guerre contre le terrorisme, puis d'un projet de reconstruction étatique qui prétendait transformer le pays tout en le lisant souvent à travers des grilles importées. Elle se retrouve encore aujourd'hui dans les calculs du Pakistan, de l'Iran, de la Chine, de la Russie, des États du Golfe et des puissances occidentales, chacun regardant l'Afghanistan à travers ses peurs, ses intérêts et ses opportunités.

Le vocabulaire change. La logique persiste.

Hier, on parlait de routes impériales, de frontières à protéger, d'avancée russe, de sécurité des Indes. Plus tard, on a parlé de révolution, de socialisme, de résistance islamique, de lutte contre l'occupation soviétique. Ensuite, de guerre contre le terrorisme, de stabilisation, de démocratie, de droits des femmes, de construction nationale. Aujourd'hui, on parle de reconnaissance diplomatique, de sanctions, d'aide humanitaire, de contre-terrorisme, de ressources minières, de corridors régionaux, de flux migratoires, de menace djihadiste, de sécurité des frontières.

À chaque époque, les grands mots changent de costume.

La structure reste familière : l'Afghanistan est rarement regardé pour lui-même. Il est regardé comme un problème à résoudre, une menace à contenir, une route à sécuriser, une honte à gérer, une cause à défendre, une défaite à expliquer, une ressource à exploiter ou un symbole à utiliser.

Cette transformation du pays-pont en pays-cible produit un effet profond : elle rend les Afghans secondaires dans leur propre histoire.

Non pas absents. Jamais absents. Les Afghans ont résisté, collaboré, négocié, combattu, fui, gouverné, trahi, protégé, survécu, transmis. Mais dans les grands récits internationaux, ils apparaissent souvent après les puissances. Comme si leur histoire devait être introduite par les ambitions des autres. Comme si le pays devenait intéressant seulement lorsque des empires s'y affrontent, lorsque des soldats étrangers y meurent, lorsque des femmes y perdent leurs droits, lorsque des réfugiés arrivent aux frontières européennes, lorsque des groupes armés inquiètent les services de renseignement.

Ce renversement est obscène, mais discret. Il a l'élégance froide des cartes géopolitiques.

Sur une carte, l'Afghanistan est un espace. Dans la vie, c'est un pays habité. Cette différence devrait être évidente. Elle ne l'est presque jamais pour ceux qui pensent en couloirs, en zones d'influence et en profondeurs stratégiques.

Le pays-pont est devenu pays-cible parce que sa position le rendait utile. Mais il est aussi devenu pays-cible parce que beaucoup de puissances ont cru pouvoir le simplifier. On a cru qu'il suffisait de tenir Kaboul pour tenir le pays. On a cru qu'il suffisait de soutenir un chef, une faction, un régime, une armée, une constitution, un accord, une opération, une négociation. On a cru qu'il suffisait de comprendre l'ethnie, la tribu, la religion, la montagne, le village, le mollah, le commandant, le financement, le Pakistan, l'opium, les femmes, les routes. On a cru chaque fois avoir trouvé la clé.

L'Afghanistan a cette manière désagréable de rappeler que les pays réels ne sont pas des serrures.

Il y a trop de portes. Trop de mémoires. Trop de loyautés. Trop de blessures. Trop de couches. Trop de voisins intéressés. Trop de pouvoirs locaux. Trop d'histoires que les grandes cartes ne dessinent pas.

Ce premier chapitre doit donc déplacer le regard. L'Afghanistan n'est pas un champ de bataille parce qu'il serait naturellement voué à la guerre. Il est devenu champ de bataille parce qu'il était un carrefour, parce qu'un carrefour attire les routes, parce que les routes attirent les ambitions, parce que les ambitions attirent les armes.

C'est moins mystérieux qu'on ne le dit.

Et beaucoup plus accusateur.

Repères documentaires du chapitre

UNESCO, fiches patrimoniales sur Bamiyan et Jam ; travaux universitaires sur la Bactriane, le Gandhara, les routes de la Soie et l'histoire urbaine de Balkh, Hérat, Kandahar et Kaboul.